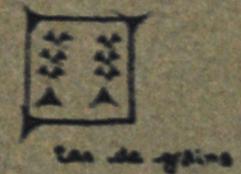
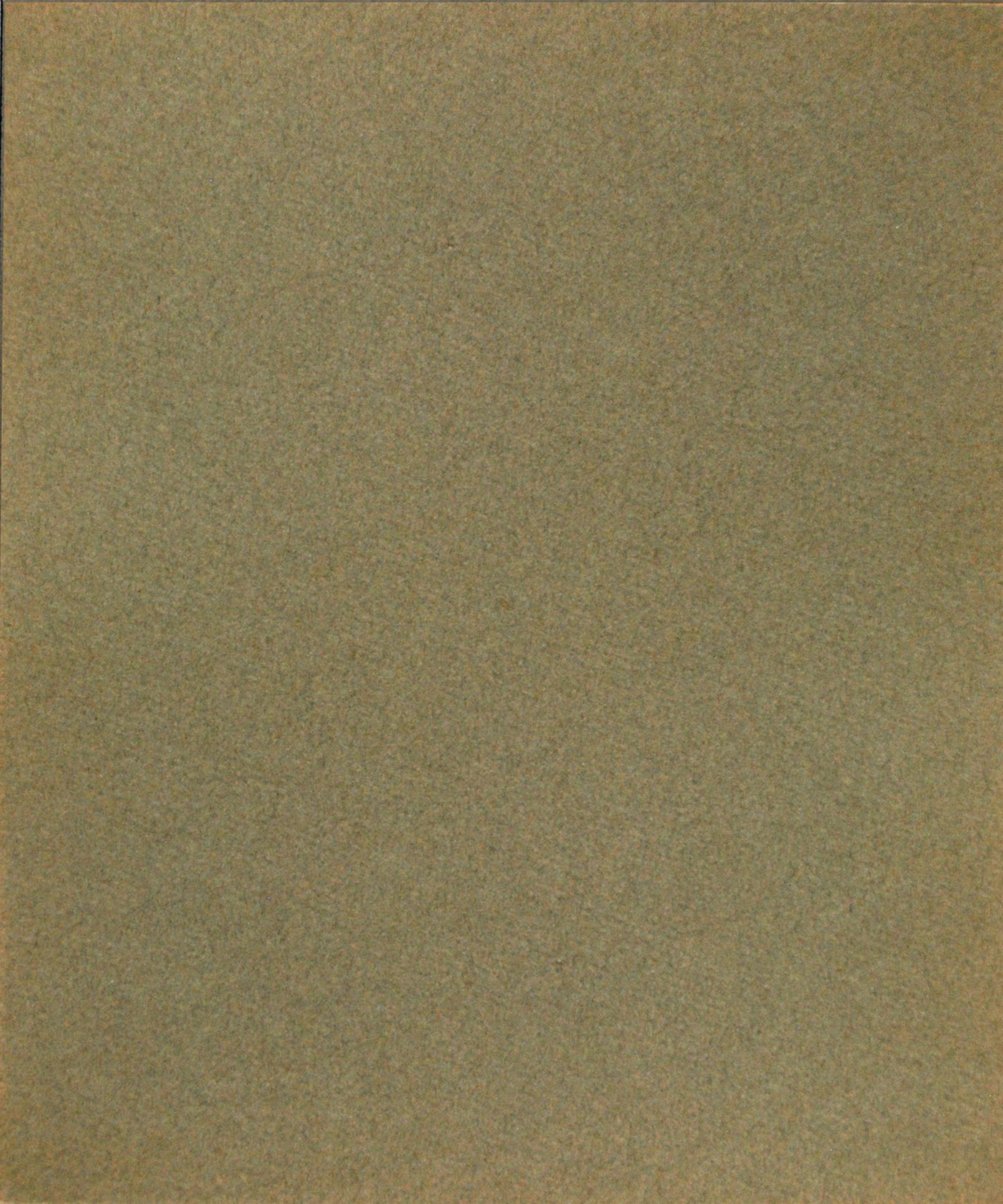


# l'immediate

SUMER



choix de textes et traductions : jean-marie durand  
photographies : francois sagnes









Il entra au temple, devant son père Enki, et dit à celui-ci :  
« Père, il y a là une femme qui va donner naissance ;  
elle a mis à flot la barque.

Aux confins du ciel et de la terre, la femme qui va donner  
naissance a mis à flot la barque. »

Après qu'il l'eut dit une deuxième fois,  
Enki répondit à son fils Asarluhi :

« Asarluhi, que puis-je te dire et qu'ajouter ?

Ne sais-tu pas autant que je peux savoir ?

Ne sais-je pas autant que tu sais ?

Prends de la graisse de vache sans défaut, du lait crémeux de génisse,  
après avoir construit une représentation du séjour infernal.

Sur la vulve de la créature en travail,

que ligotent des liens,

mets la conjuration d'Eridu,

qu'elle bée comme un ciel cataractant,

qu'elle se laisse aller comme l'eau de la gouttière d'un toit,

qu'elle s'épanche comme un fleuve qui se jette dans un lac,

qu'elle se brise comme un pot qu'on fracasse !

Si c'est un garçon, qu'il prenne en main la massue et la hache,

signe de la virilité.

Si c'est une fille, qu'on lui mette en main le fuseau

et la quenouille

et que Gula, la bonne ménagère, aux mains expertes,

en coupant le cordon, fixe le destin ! »



Lune pleure devant son père Enlil :

Père, que t'a fait ma cité que tu te soies détourné d'elle ?

Enlil, que t'a fait Ur que tu te soies détourné d'elle ?

Les nefs n'apportent plus de présents à mon père ;

la prêtresse de la ville et celle qui vit au faubourg, le vent les a ravies.

Ur, comme une cité dont s'est emparée la pioche, ressemble à une ruine.

Le ki'ur où reposait Enlil est devenu la demeure des vents.

Abaisse, Enlil, ton regard sur ta cité désolée.

Il n'y a plus de chiens pour renifler la base de ses murs.

Père, reprends à tes côtés ma cité ; mets fin à son abandon !

Enlil, reprends à tes côtés ma cité ; mets fin à son abandon !

Reprends à tes côtés le temple de la lumière ; mets fin à son abandon !

Fais connaître à Ur une aube nouvelle, et que s'accroisse Sumer !

Restaure ce qui faisait Sumer et n'est plus !

Hélas, maison juste, maison juste ! hélas, son peuple, son peuple !

Enlil répondit à son fils Lune :

La cité désolée ne produit plus que thrènes et lamentations,  
ne produit plus que thrènes et lamentations.

Le peuple y passe ses jours dans les lamentations.

Mon fils, tu es leur prince souverain : que t'importent leurs larmes ?

O Lune, tu es leur prince souverain : que t'importent leurs larmes ?

Le jugement final que prononce une assemblée est immuable.

Les édits que promulguent Ciel et Enlil ne peuvent être révoqués.

On avait donné la royauté à Ur, mais non un règne éternel.

Depuis les temps anciens où s'installèrent les peuples, jusqu'à ces  
jours où les hommes sont multitudes,

qui a jamais vu un règne éternel ?

L'époque de sa royauté est révolue : voici le moment de l'affliction.

Mais toi, Lune, ne t'attriste pas et quitte ta cité !

Alors mon roi, le noble prince, fut accablé.

Le seigneur Ašimbabar fut désespéré.

Lune quitta sa ville bien-aimée.

Lune n'habita plus le temple de sa ville bien-aimée.

Handwritten text in a dense, cursive script, likely a form of shorthand or a highly stylized calligraphic style. The text is arranged in approximately 12 horizontal lines, filling the central portion of the page. The characters are highly interconnected and difficult to decipher as individual units.



Nabû-šulum-šarri

Nabû est-le-salut du-roi  
(chef des sacrificateurs)



Nabû-dīna-ippuš

Nabû a-fait le-jugement  
(chef des anneaux)



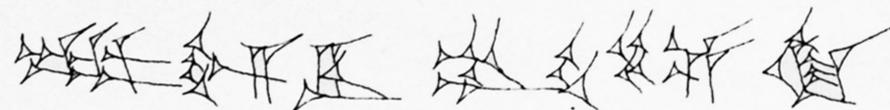
Šūma-ukin

Il-a-rendu-stable le-nom  
(fermier général)



Kalbâ

Le-chien  
(fermier général)



Nabû-na'id šar Bābilāni

Nabû est-exalté roi de-Babylone



La jeune fille bien-aimée, nul dieu ne l'a vue dans le ciel.  
La belle femme, nul homme ne l'a vue sur la terre.

Je veux te chanter, ô femme qui n'a pas de nom.

Pour qui va seul dans la steppe, c'est la lumière lunaire.

Quand il s'est couché dans la steppe, c'est la clarté  
versée sur la tête du jeune homme.

En rêve, il s'étonne :

« O femme, viens ! C'est toi que mon coeur cherchait. »

Sur sa lèvre, elle pose sa lèvre.

Elle s'en va, il continue à dormir.

Au matin il crie : « Où est ma soeur ?

Où est, où est la fille de la lune ? »

Ses compagnons savent mais ne disent rien ; ils bâtent les ânes.

Dans la ville, par le grand'rue, il saisit une jeune fille.

« Es-tu la fille du rêve ? Es-tu celle que mon coeur cherche ? »

Elle sait mais ne dit rien ; elle puise l'eau au puits.

Quand il rentre chez son père, il mange le pain des larmes.

Cinq nuits, dix nuits, il dort dans la steppe.

La quinzième :

« Rois, que m'importe argent, or, lapis lazuli ? »

L'or fauve qu'est-il devant ta chevelure ?  
L'argent brillant qu'est-il devant ton corps ?  
Le lazuli sombre qu'est-il devant tes yeux ?  
C'est toi qu'il cherche ; toi qu'il cherche, toi.  
Devant elle, sur ses joues coulent les larmes.

Quand le soleil se lève, où s'en va la fille de la lune ?

« O mon frère, ma demeure n'existe pas dans le ciel,  
n'existe pas sur la terre.

La mer où vagabonde la lumière de la lune c'est ma demeure. »

Il s'en va seul par la nuit, il monte une nef - qui l'a revu ?

Je veux te chanter, ô femme qui n'a pas de nom.

*Comme je faisais de l'oeil à un solide garçon..*

*Je suis brisée en pensant à mon amant..*

*Cette nuit, le bien-aimé t'a fait oublier..*

*Secrets chéris que créa la journée..*

*De l'autre côté du fleuve, il est une ville de musiques..*

*Mais non, viens, bien-aimé..*

*Comme tu te refuses, quels grands airs, la belle..*

*Dans les jardins du temple blanc, tes préférés, prends ton plaisir, Nannayâ..*

*J'avais toujours triomphé de mes rivales..*

*Que ton amour, bien-aimé, soit un roc, mais ton sourire doré..*

*Mon amour est un joug, mais il dissipe les ténèbres..*

*Cette nuit, elle a repensé à toi..*

*Tu ne sais pas ouvrir la bouche, sot..*

*Maintenant que je repose sur le sein du bien-aimé..*

*Venez et réjouissez-vous..*

*Favori et timide..*

*Garderai-je ton amour..*

*Aux vents de la nuit..*



... Ils s'épouvantèrent devant l'assaut irrésistible de mes armes. L'effroi les submergea, ils furent des morts-vivants.

Ils oublièrent leurs multiples richesses, quittèrent leurs puissantes murailles pour le flanc de leurs montagnes.

Comme l'obscur nuée du soir, je recouvris ces cantons: comme un vol de sauterelles, je dévorai leurs villes fortes.

Sur le flanc de la montagne, leur refuge d'élection,

Je fis rôder mes guerriers farouches comme des moufflons. Il ne resta personne pour exécuter leurs ordres.

Je fis recouvrir par les vastes troupes d'Assur toutes leurs villes comme par des sauterelles.

On m'apporta biens, trésors, réserves secrètes.. toute l'accumulation de leurs greniers.

Je fis monter sur leurs murs hommes de peine et terrassiers..

J'arrachai à la hache les poutres de cyprès, toiture de leurs palais..

Je fis crouler comme du sable, à leur base, les hauts donjons au fondement aussi assuré que celui des montagnes.



Je mis le feu à leurs merveilleuses demeures : je n'en fis plus se dresser qu'une fumée ; elle s'empara de la face du ciel comme le fait une nuée d'orage.

Ils avaient amoncelé dans des greniers d'immenses tas d'orge et de froment au prix de nombreux jours pour que vivent pays et gens.

Il fallut toute mon armée pour les transporter à dos de cheval, de mulet, de chameau et d'âne ; au sein de mon camp, j'en fis des tas : on eût dit l'amoncellement des villes mortes.

Mes gens se gorgèrent et se repurent. On fit joyeusement d'importantes provisions pour le retour au pays.

J'arrachai leurs magnifiques vergers, j'arrachai toutes leurs vignes. Je mis un terme à leurs boissons.

Ils avaient des forêts importantes, aussi touffues que des cannaies : j'en coupai les arbres, je dévastai les plaines irriguées.

Je rassemblai l'ensemble des troncs coupés, comme fétus que réunit l'ouragan. Je les consumai par le feu.

J'allumai cent quarante six villages aux alentours comme des bûchers. Je fis couvrir à leurs fumées la face du ciel comme un ouragan de sable.

Je quittai les villes fortes du Sangibutu, j'arrivai à la province d'Armarili..





Les verrous sont mis, les barres sont en place,  
de bruyants qu'ils étaient, voilà les hommes silencieux.  
Les portes ouvertes sont maintenant fermées.  
Les dieux du pays, les déesses du pays,  
sont rentrés pour dormir dans les cieux.  
Ils ne rendent plus de jugements, ne tranchent plus d'affaires.  
La nuit a mis son voile,  
plus de mouvements au palais, la steppe est silencieuse :  
que les grands dieux de la nuit m'assistent.

- p. 1 Lion gardien du temple de Dagan. Mari, longueur 0,70m. Bronze (Louvre AO 19520).
- p. 2 - 3 Une des descriptions classiques des « Sept » (démons infernaux) responsables ici de la désorganisation de la société. Le texte p. 2 est la copie d'une tablette factice appartenant à la bibliothèque d'Assurbanipal et recomposée par C. Thompson à partir de plusieurs fragments (C. I. 131). La tablette est bilingue, la version sumérienne occupant la première ligne et l'akkadien étant décroché par rapport à elle à la deuxième. - Copie J.-M. Durand.
- p. 4 - 5 Ziggurat d'Uruk (2<sup>e</sup> moitié du IV<sup>e</sup> millénaire). Cliché D. Charpin.
- p. 6 Figure aux mains jointes. Tello, 142mm × 64. Terre cuite. (AO 16739. M.-T. Barrelet n° 389).
- p. 7 Texte sumérien (éd. par Van Dijk in « Orientalia »). Appartient au genre des incantations « pour une naissance facile ». Le liquide amniotique est assimilé à l'Océan primordial où flotte le monde, chaque naissance n'étant que la copie de la Création originelle. L'enfant est la nef qui y flotte, souvent décrite comme portant les biens les plus précieux, dans un symbolisme évident. Pour faciliter l'entrée au monde de la lumière, le rite consiste à construire une maquette des Enfers ténébreux et à y placer ce qui facilite le « passage », à savoir des matières grasses. L'appel à Ea (dieu des eaux souterraines, de la magie et de la sagesse) par son fils Asarluhi (ou Marduk, patron de Babylone) est traditionnel dans des incantations de ce type. Les images qui viennent, d'écoulement abondant et facile, ont pour but de modifier de façon contraignante le réel. Gula est la déesse de la médecine. Nombreux parallèles, au moins partiels, connus tout récemment.
- p. 9 Figure masculine. Tello 65 × 35. Terre cuite (AO 12653, M.-T.B. n° 38).
- p. 10 - 11 Première (et dernière) apparition en Mésopotamie du thème « nous autres civilisations savons que nous sommes mortelles ». Genre des « lamentations sur une ville détruite » caractéristique de la civilisation sumérienne après la chute de la capitale Ur en 2004 av., à la suite d'un coup de main des Elamites. A Sumer, le roi des dieux était Enlil, leur père Ciel (An). Le dieu-Lune (Su'en, Nannar ou Asimbabar) était le patron de la capitale et résidait dans l'ekišnugal (temple où se trouve la lumière).
- p. 12 - 13 Verso d'une tablette inédite en akkadien (Louvre). Duppliat de la charte par laquelle en 556 av., Nabonide, roi de Babylone, créa la ferme générale sur les dattes et le grain à Uruk au profit de Šūma-ukin et de Kalbā. La fin du texte énumère de hauts dignitaires du royaume. Copie J.-M. Durand. (Format réel : 65 × 105).
- p. 14 - 15 Détail de la tablette précédente.
- p. 16 - 17 Tête d'Orante de Khafadjé vers 2.700 av., 65 × 60. Terre cuite (AO 24790).
- p. 18 - 19 Texte sumérien (inédit, coll. privée). D'après le colophon, il a été copié par une femme-scribe un 6 février. C'est l'histoire, mais traitée de façon aberrante, de la « fille de la lune ». La bien-aimée semble être blonde, ce qui est exceptionnel. Thème folklorique repris dans une incantation conjuratoire contre le « coup de lune ». L'aspect discontinu de ce récit est caractéristique des « tablettes populaires ». Ce n'est qu'avec les duplicats que l'on peut quelquefois reconstituer l'histoire entière.
- p. 20 Choix d'incipits de chansons d'amour (akkadien) conservés par un catalogue de la bibliothèque d'Assur. Un des très rares exemples où la passion est également vue du côté féminin.
- p. 21 Palmeraie de Nanirye. Cliché D. Charpin.
- p. 22 - 23 Texte babylonien (éd. par F. Thureau-Dangin in T.C. du Louvre, III). Passage de la huitième campagne de Sargon d'Assyrie (721 - 705) relatant ses combats en Urartu (Arménie). Le ton est caractéristique de l'implacabilité et de la réussite du roi d'Assyrie. La qualité littéraire de ce texte vient du fait qu'il s'agit d'une lettre-rapport au dieu Assur lue sur la grand-place de la capitale religieuse, et non des Annales « normales » qui étaient murées dans la paroi du temple pour être lues en secret par la divinité.
- p. 24 - 25 Génie protecteur. Palais de Sargon à Khorsabad, VIII<sup>e</sup> siècle. (AO 19824).
- p. 26 Modèle de chapelle avec à l'intérieur une divinité assise. Uhairir ? 60 × 50. Terre cuite. (AO 9007, M.-T.B. n° 739).
- p. 27 Texte akkadien. Une des quatre prières aux « dieux de la nuit » pour que le repos ne soit pas troublé par les démons qui rôdent.

Couverture : idéogrammes archaïques (1<sup>er</sup> moitié du III<sup>e</sup> millénaire).

Nous remercions Mademoiselle A. Caubet pour avoir bien voulu nous donner accès aux collections du Louvre et nous avoir autorisés à reproduire certains documents.

prochain numéro : bestiaire  
textes de divers folklores choisis par marc soriano  
photographies de danièle lazarevsky

## Pimmédiate

revue trimestrielle.

france : le numéro 12 f ; l'abonnement 40 f.

étranger : le numéro 15 f ; l'abonnement 48 f.

règlement à : anne-marie christin, 18 place du marché saint-honoré, 75001 paris.  
c.c.p. 4 079 69 paris.

direction \_ anne-marie christin.

rédaction \_ philippe clerc, marcel jacno, danièle lazarevsky,  
jacqueline sublet, marie-noëlle de torhout.

imprimerie offset garennnes, 91300 massy. tél. 930.01.01

on trouve la revue à paris aux librairies brentano's, la hune,  
larousse-sorbonne, le minotaure.

8\_ été 1976

c. p. 55070

dépôt légal : à parution